

COURAGE CIVIL.—HONNEUR.—PATRIE.—LIBERTÉ.—PROGRES.  
GAITÉ.—SANTÉ.—BIEN-ÊTRE.—SAVOIR.

# MILITARY AND NAVAL

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS  
ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni me commande à personne, je vais où je vaux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je veux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et publié par

N. AUBIN, Rédacteur.  
W. L. ROWEN, Imprimeur.

40, Rue Grant, Faubourg St. Roch.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. L'année se compose de 56 numéros et se divise en trimestres de 16, sans payer rien d'avance.—Le Prix d'abonnement est de six piastres par an, payables trimestrielllement d'avance.—On ne reçoit pas de souscription pour moins de six mois.—Le prix du port par la poste est une piastre pour toute la province. Tout abonné en avance, d'un an ou de plusieurs années, devant être affirmé.—On insère gratuitement tous les articles publiés et d'intérêt public ; ceux de nature purement personnel ou privés n'en seront admis que moyennant rémunération de 2 sous par ligne.

Prix des Abonnés. Première insertion, 6 lignes et au dessous, une demi piastre, au dessus de 6 lignes, 2 sous la ligne. Charge insertion suivante se fait au quart des prix ci-dessus.—Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire.

PLANCHES. On donne le journal gratis aux personnes qui fournissent des annonces au montant de quatre piastres. Celles qui en insèrent pour dix piastres ont droit en outre à des ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres. On déduit, moitié au écart, de la somme en ouvrage. Les agents reçoivent la feuille gratis.

## Mélanges Littéraires.

La mère en permettra la lecture à sa fille.

### LES DOULEURS D'UNE FEMME HONNÊTE.

Suite.

Mais tout ce bonheur que Valentine se créait, bien qu'il fut innocent, lui fut enlevé.—Toute sa noble famille lui fut ôtée ; elle était en lui plus inconsciemment que la marquise de Sainte-Lucey se compromit à un point de rouler seule dans une voiture de place et de cette façon. Son mari lui fit totalement et péremptoirement un long être, le danger de ces promenades, qui pouvaient compromettre sa réputation ; disant qu'elle ne pouvait aller seule, sans qu'elle lui eût renoncé à voir son père et ses frères. Valentine n'osa ni lutter, ni désobéir, mais désespérée elle essaya de récrire la lettre de Robert et d'obtenir qu'il vint la voir. Il se refusa d'exposer à de nouvelles affaires. Sa mère seule, bonne et dévouée, pria à tout sacrifier pour épargner une larme à son enfant, se faisant du temps en temps introduire aux mystères auprès de sa fille, pleurant avec elle et la consolant. Elle ne se retrouva Valentine, elle attendait sa mère. La bonne dame fut introduite et se vit jetter dans ses bras. Depuis un mois, elle ne s'était point vue.

— Oh bien ! dit Valentine, es-tu plus heureuse et plus libre ?  
— Tu le serais, si tu étais deux fois les jours près de moi.  
— Tu fais un régal, mon enfant, et accomplis complètement les devoirs, et puisque ton mari ne veut plus t'avoir...

— Oh ! ma bonne mère, vous vous indignez sur ces sentiments, vous avez tort de le croire.

— Qu'il nous méprise, enfant. Non, non, vois-tu, avant qu'il ne fût marié, j'avais compris le sort qui m'était réservé. J'avais compris que tu me serais enlevée...

La bonne mère pleura de joie et se mit à lui raconter d'orgueil en pensant que sa Valentine n'était rien perdue de son âme ainsi en contact du grand monde, et que la noble marquise restait attachée à ses premières affections. Elle se la quitta qu'elle lui avoit fait perdre vingt fois sa promesse.

Le lendemain, Valentine se fit conduire à Saint-Mandé, et elle se vit en elle tout ce qui venoit de son mariage, elle fut importante, elle s'était parée avec une simplicité qui la rendait ravissante. Une robe blanche, belle légère et toute une, un chapeau de paille, sans ornements, un délicat bonnet à la mode, et son air était si noble, si distingué, qu'elle fut le sujet de toutes les conversations. Elle se la quitta qu'elle lui avoit fait perdre vingt fois sa promesse.

Le lendemain soir, son mari revint fatigué de la chasse et d'un assez mauvais humeur ; Valentine qui tremblait devant lui comme un enfant coupable, s'était promise de tout lui dire pour contraindre par sa confiance l'auteur des récits qu'on ne manquerait pas de lui faire ; mais le voyant si mal disposé, son courage abandonna, et elle remit au lendemain son pauvre aveu.

Le lendemain matin, elle venait d'achever sa toilette lorsqu'on vint lui annoncer que le marquis s'était levé et qu'il venoit de se lever. Elle se rendit et sans pouvoir s'en expliquer le motif, son cœur battait et elle sentait la place, pendant le court trajet qu'elle avoit à faire et elle éprouvait une émotion indéfinissable.

font. Ce fut à qui lui témoignait le plus d'affection. Jamais peut-être encore son âme ne s'était ouverte à son bonheur plus comble. Là, elle recevait aimée, admirée, chérie, de ses parents, et elle se sentait si heureuse, elle se sentait d'être ainsi avec cette indulgence des cœurs d'ouvriers. Tout ce qui était bien, était lui. Quelle différence elle devait éprouver entre ces réunions à Saint-Mandé et celles du noble faubourg ! Mais elle ne voulait point penser. Elle fut du bonheur présent, sans songer au passé ni au futur.

Cette journée s'éleva très rapidement. Plusieurs fois, Valentine se voyait près d'Emilie, presque à table avec lui et chaque fois, elle ne s'aperçut une seule fois d'être au milieu de ce monde. D'ailleurs, si elle se fut interrogée elle eût dit de se rappeler de se souvenir qu'il lui eût été enlevé tout le charme qu'elle trouva à ce mariage, avec son air d'enfance.

Quand vint le soir, on voulut conduire Valentine jusqu'à l'église où sa voiture devait venir la prendre. On ne mit ni robe, et Valentine accepta la robe d'Emilie. Elle marchait ainsi long-temps, sans se parler. La jeune femme s'abandonnait à une douce rêverie, dont il n'avait pu rien expliquer le sujet, et Emilie pensait que l'absence qu'elle avoit au lit de cette course prolongée, il allait pour long-temps sans doute, et elle qu'il aimait encore comme au même à l'aurore de sa vie.

On arriva à l'église où le chemin où la voiture de Valentine attendait. Elle embrassa son père avec une émotion, et pour monter en voiture, elle s'appuya sur l'épaule d'Emilie. Au même instant une riche équipage faillit se heurter à la voiture de Valentine, et elle se vit à la portière et son regard se porta sur celui de Valentine qui faillit tomber à la renverse. Emilie la retint dans ses bras, voyant sa sœur si émue, et elle se précipita contre son cœur.

— Tu n'as rien, n'est-ce pas, Valentine ?  
— Rien, rien, murmura-t-elle en se dégageant vivement de ses bras et elle s'élança dans sa voiture.

Elle fit un dernier geste d'adieu à tous ceux qu'elle aimait, et le cocher à qui elle avait promis une bonne récompense s'en alla, fouetté sans cesse et partit.

Un seul mot expliquera la singulière émotion de Valentine, au moment de partir : la femme qu'emportait le brillant équipage, qui avoit failli renverser la voiture d'Emilie, c'était la jeune marquise, c'était son orgueilleux beau-père, le comte d'Astard, celle surtout dont elle avoit eu à subir le plus souvent, jusqu'alors, les dédains et les offenses à demi voilées, et cette femme esclavée de l'épiqueur, qui se voyait en lui comme un enfant coupable, s'était promise de tout lui dire pour contraindre par sa confiance l'auteur des récits qu'on ne manquerait pas de lui faire ; mais le voyant si mal disposé, son courage abandonna, et elle remit au lendemain son pauvre aveu.

Le lendemain matin, elle venait d'achever sa toilette lorsqu'on vint lui annoncer que le marquis s'était levé et qu'il venoit de se lever. Elle se rendit et sans pouvoir s'en expliquer le motif, son cœur battait et elle sentait la place, pendant le court trajet qu'elle avoit à faire et elle éprouvait une émotion indéfinissable.

La entrant dans le salon, elle resta comme pétrifiée, son mari était debout près de la cheminée, et tous ses traits exprimaient une colère qu'il avoit peine à contenir. La marquise de Sainte-Lucey était assise à quelques pas de lui. À sa droite, la comtesse d'Astard et son mari, un peu plus loin le chevalier de Trace, grand commandeur de l'ordre de Malte et oncle du marquis, vieillard sec et raide, au teint bilieux et au regard hautin et froid. Mais venait trois ou quatre grands parents, oncles, oncles, tantes, cousins et inconnus comme des portraits de famille.

Un nuage couvrit les yeux de Valentine et elle se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur le siège qu'on lui indiqua devant ce grave assemblée.

— Sa belle-mère fut la première qui prit la parole. — Madame la marquise, j'ai dit avec l'autorisation de M. le marquis, mon fils, réunir la famille pour vous priver de mettre un terme au scandale de votre conduite. Depuis un an, nous avons essayé la persuasion et la douceur pour vous faire comprendre quels devoirs votre nouvelle position vous imposait. Nous avons échoué. Cependant, madame, vous devez penser que notre honneur est intéressé à obtenir que vous vous rappeliez enfin que vous n'êtes plus la fille de M. Robert, mais la marquise de Sainte-Lucey et que vous devez respecter le nom que vous portez et le faire respecter de tous les côtés. — Qu'elle se donc fait, murmura Valentine, sans lever ses yeux, où elle sentait des larmes trembler.

— Ne feignez donc point d'ignorer, madame, dit vivement le marquis. Dimanche, vous avez été absente de l'hôtel toute la journée et le soir 3 heures, sans que vous ayez rencontré sur la route, au milieu d'un groupe de gens de toute espèce, et monté dans une voiture de place : en vérité, il est étrange de rencontrer là la marquise de Sainte-Lucey.

En effet, j'étais allée chez mon père, murmura Valentine, en faisant un violent effort pour ne pas fondre en larmes, je ne croyais pas que ce fut un crime.

— Et qui vous dit, madame, que ce soit un crime ? mites vous pourriez me demander de vous y conduire, et tout inconvenance.

Valentine n'osa point répondre qu'elle lui avait demandé vainement, et qu'il avait toujours refusé. Elle sentait trop bien qu'elle ne pouvait défendre sa cause devant un tel tribunal. Révoquée d'ailleurs de cette acquisition de toutes ses actions, elle commença à sentir le courage et le désespoir, elle sentait peut-être à lutter dans l'ombre, puisqu'elle n'avait pas la force de lutter ouvertement. Elle garda le silence et resta, immobile et calme en apparence, les coups d'épingle que chacun de ses juges se croit en droit de lui donner.

On parla long-temps, sans qu'elle parût entendre ; mais elle ressentait, lorsqu'elle entendait le commandeur ouvrir l'avis d'emmener la jeune femme pendant 6 mois au fond du Languedoc dans une terre de la marquise, pour lui faire perdre des goûts et des habitudes en désaccord avec son rang.

Le projet fut adopté. Valentine, profondément fermée de son trouble, ne put enlever entièrement un sourire de dédain qui seleva sur la vieille marquise, et la grave assemblée se rompit, non sans que chacun de ses membres n'eût dit d'un regard à son voisin : mauvais sang ne peut mentir.

A continuer.